

— Fred Roigoon —

# Sa meilleure ennemie

*Les amazones du III<sup>e</sup> Reich*

Roman

Ce livre a été édité par AB2LEP éditions

12 rue de l'abbé de l'épée 75005 Paris

[AB2LEP12@gmail.com](mailto:AB2LEP12@gmail.com)

ISBN: 979-10-359-5233-4

Publié par Bookelis

© Fred Roigoon

Design couverture Victor Roig d'après photo Peteri  
pour shutterstock n° 144320089

[www.roigoon.fr](http://www.roigoon.fr)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de  
traduction,

intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable  
du contenu de ce livre.

## Personnages

### Clan Hanna Reitsch :

Docteur Willy Reitsch (père), Emy (mère), Kurt (frère) Heidi (sœur)

Wolf Hirth (mentor et ami, constructeur de planeurs)

Hans Jakobs (ingénieur concepteur)

Robert Ritter von Greim (général aviateur)

Heini Dittmar (aviateur)

Manfred Kudell (aviateur)

Otto Skorzeny (Officier SS)

### Clan Melitta Schiller

Michael Schiller (père) Margaret (mère) Lili, Jutta et Klara (sœurs), Otto (frère)

Alexander von Stauffenberg (mari) Berthold et Claus (beaux-frères), Mika et Nina (belles-sœurs), Karoline (belle-mère)

Paul von Handel (ami et patron de DVL)

Élisabeth von Handel, son épouse (amie)

Georg Wollé (ingénieur et ami)

Franz Amsinck (aviateur)

Hubertus von Papen (aviateur)

Paul Opitz (officier SS)

Amis communs :

Peter Riedel (champion de planeur, diplomate)

Ernst Udet (général, aviateur, mentor, ami, amant)

Ely Beinhorn (aviatrice et amie)

## Prologue

Avril 1945

Le général Robert Ritter von Greim se harnacha avec application sur le siège du pilote. Hanna, le visage grave, s'installa à la place de l'observateur, située juste derrière lui. Elle serra son harnais à ne plus pouvoir respirer ; le vol était court, mais il concentrerait à n'en pas douter le plus grand de tous les dangers.

L'aviatrice connaissait la topographie de la banlieue de Berlin comme sa poche. Elle guiderait le général les yeux fermés. Ce dernier lança le moteur après avoir écouté une dernière fois ses directives.

L'avion quitta le sol en souplesse et vira en direction du centre-ville. En regardant en bas, les deux amants constatèrent que les troupes russes étaient plus avancées que prévu. Les balles traçantes zébraient l'horizon. De nombreux incendies illuminaient la nuit. Une chance : ces torchères gigantesques offraient des repères de navigation aisés.

Hanna dirigea son compagnon en lui donnant des indications précises. S'ils frôlaient les toits des immeubles dans les volutes de fumée avec le risque de se fracasser sur une cheminée, c'est parce que voler en rase-motte leur permettait de se dissimuler des

avons de chasse ennemis. Une protection certes bien éphémère...

Des milliers d'hommes affectés à la défense de la ville se battaient avec acharnement. Les ordres donnés ne laissaient que peu de choix : la victoire ou la mort.

Les combats leur offrirent une vision qu'ils qualifieraient plus tard d'une beauté apocalyptique. Si l'enfer existait sur Terre, il brûlait sous leurs pieds.

Heureusement, le vrombissement du moteur se perdait dans le tumulte des canonnades et ils se faufilèrent sans attirer le feu des ennemis.

Ils devinèrent au loin leur objectif : la colonne de la victoire. Le monument s'élevait tel un sémaphore et marquait le croisement des deux avenues du Tiergarten. Les étendues sombres du célèbre parc contrastaient avec les lueurs des multiples feux de la ville.

Soudain, un choc brutal les secoua. Le général hurla. D'autres éclats arrachèrent des étincelles sur les ailes. Hanna vit son compagnon s'affaïsser. Elle cria à travers son micro, le conjura de lui répondre. Rien ! Pas de réaction. L'avion, livré à lui-même, commença à s'incliner dangereusement.

L'aviatrice se détacha et se jeta en avant. Elle passa les bras par-dessus les épaules du général pour reprendre le contrôle de la machine. De loin, on aurait cru à une étreinte amoureuse.

À bout de bras, elle saisit le manche à balai et redressa l'avion. Un trou béant avait remplacé le plancher. Elle aperçut la cime des arbres qui défilait à quelques mètres en contrebas. Robert râlait. Un magma sanglant bouillonnait du bas de sa jambe.

L'aviatrice retrouva immédiatement son sangfroid. Elle évita de peu la déesse Victoria, la sculpture qui ornait le sommet de la colonne, et dirigea le nez de l'avion vers la porte de Brandebourg. Au loin se détachaient les colonnades du célèbre édifice, éclairées par une lune amicale. L'avenue à présent se déployait sous leurs pieds. Elle réduisit les gaz, se laissa descendre et toucha le sol brutalement. Vite ! Couper le contact.

L'avion rebondit sur ses jambes et termina sa course au bout de quelques mètres, les roues bloquées par des débris jonchant l'asphalte. Hanna poussa un soupir de soulagement. Ils étaient vivants. Combien de temps encore ? Une forte odeur d'essence se répandit. Il fallait évacuer...

Elle s'extirpa du cockpit et se pencha vers Robert. Son visage crispé n'exprimait que douleur. Il luttait pour rester conscient. Tout en le tirant de toutes ses forces vers l'extérieur, elle lui ordonna de l'aider. Seule, elle n'y arriverait pas !

Heureusement, un blindé léger vint à leur rescousse. Son équipage appartenait à la Chancellerie. Des hommes costauds et déterminés se précipitèrent.

Ils montrèrent une efficacité remarquable. Ce n'était visiblement pas leur premier sauvetage.

En quelques minutes, ils transportèrent les deux miraculés au Bunker<sup>1</sup> en empruntant l'avenue Unter den Linden<sup>2</sup>. Hanna se souvint du célèbre boulevard en temps de paix. Quel gâchis ! Tout n'était que ruine.

L'entrée du souterrain, une simple porte métallique, lui donna l'impression d'accéder à un transformateur électrique. Elle suivit les soldats à l'intérieur et descendit l'équivalent de deux étages. Là, elle découvrit une succession de salles au confort spartiate.

Ils installèrent le général à l'infirmerie où une équipe médicale le prit en charge. Hanna se fit toute petite. Elle observa les professionnels avec résignation. Elle sourit de façon machinale, car elle aurait pu se retrouver à leur place si elle avait suivi dans sa jeunesse les conseils de son père. Finalement, pilote ou chirurgien, ils étaient arrivés au même point : en enfer.

Une quadragénaire élégante vint la chercher. Elle reconnut Martha Goebbels. Elles ne s'étaient jamais rencontrées mais se connaissaient de réputation – les deux femmes étaient peut-être les deux Allemandes les plus photographiées dans la presse nationale. Son

---

<sup>1</sup> Dernier abri d'Adolf Hitler, creusé sous la Chancellerie

<sup>2</sup> Célèbre avenue de Berlin



hôtesse l'invita à la suivre. « Le général est entre de bonnes mains » lui dit-elle d'une voix distinguée.

Hanna s'installa dans un fauteuil et réalisa que son cœur battait encore à un rythme effréné. Ce qu'elle venait d'accomplir était insensé et incroyablement téméraire. Martha lui servit une tasse de thé et lui fit la politesse d'écouter son épopée. Petit à petit, l'aviatrice recouvra une respiration normale.

Leur conversation fut interrompue par l'irruption d'un groupe d'hommes. Hanna reconnut Joseph, le mari de Magda, ministre de l'Information et de la Propagande du Reich. Il lui souhaita la bienvenue dans un sourire envoûtant. Sa peau grêlée, sa démarche claudicante et son physique en lame de couteau n'enlevaient rien à son charisme. Ses petits yeux noirs ne la quittaient pas. Hanna ne put soutenir son regard. L'homme reflétait la beauté du diable.

Le lendemain, elle partagea avec eux le déjeuner familial. Les six enfants Goebbels animèrent le repas avec une joie déconcertante, réveillant avec douleur le souvenir de ses propres neveux. Les plus grands l'interrogèrent sur ses exploits, écoutant ses aventures les yeux pleins d'admiration. Cette parenthèse réconforta l'aviatrice et effaça pendant quelques heures le contexte dramatique de sa présence en ces lieux.

Plus tard, Robert les rejoignit. Il marchait difficilement à l'aide de béquilles. Le teint blafard, il

expliqua ne devoir son salut que grâce au savoir-faire du docteur Stumpfegger, le chirurgien personnel du chancelier. Magda l'installa confortablement, le pied allongé sur une chaise, et lui servit une tasse de thé.

Le calme ne dura pas. Un chien surgit dans la pièce et se dirigea vers Hanna en remuant la queue. L'aviatrice reconnut Blondi, la chienne du chancelier. Elle tendit la main pour la caresser.

« Brave femme ! Ainsi existe-t-il encore en ce bas monde des individus dont le nom est synonyme de courage et de loyauté ».

Elle reconnut cette voix grave et suave, qui montait vite dans les aigus quand son propriétaire s'énervait. Elle se leva en guise de respect, Adolf Hitler se tenait devant elle.

## Chapitre 1

Vingt ans plus tôt. Été 1925.

Le public s'agglutina le long des cordes qui délimitaient le champ d'aviation, abandonnant chamboule-tout et barbes à papa. Les cris de joie des enfants, qui jouaient des coudes pour s'installer au premier rang, trahissaient une excitation inhabituelle. Dans les haut-parleurs, un speaker haranguait la foule. Il décrivait à grand renfort de superlatifs les exploits de celui qui se présenterait à elle dans quelques minutes. L'heure du grand spectacle avait sonné, le cirque aérien allait commencer. Les têtes se levaient déjà vers le ciel, les corps frissonnaient d'impatience.

Le moindre participant connaissait la célébrité qui les honorait de sa visite. Ses prouesses se retrouvaient régulièrement en première page des journaux, même dans ce petit bourg de Basse-Silésie<sup>3</sup> où, comme partout, les enfants l'imitaient. Le dernier jeu à la mode dans les cours de récréation consistait à étendre les bras et courir après un congénère qui jouait le rôle d'un potentiel ennemi, en l'occurrence un aviateur français. Leurs cris, imitant le staccato des mitraillettes, ne surprenaient plus personne. Albatros,

---

<sup>3</sup> Allemande avant guerre, cette région appartient aujourd'hui à la Pologne.

Fokker, Spad<sup>4</sup>, ces noms mystérieux résonnaient en chacun comme autant d'aventures merveilleuses. Qui n'avait jamais rêvé un jour de s'envoler dans une de ces drôles de machines ?

Mais d'abord, avant le clou du spectacle, des planeurs ouvrirent le bal. Le club local de vol à voile offrit une présentation rivalisant de beauté avec les plus beaux rapaces. Ces machines silencieuses glissaient dans l'air comme des aigles à l'heure de la chasse. Elles réalisèrent des figures défiant l'apesanteur, dévoilant le savoir-faire de leurs jeunes pilotes avides de reconnaissance.

Au sol, non loin de la tribune officielle, une jolie femme de vingt-deux ans n'en perdait pas une miette. Melitta Schiller, c'était son nom, suivait l'évolution du ballet aérien, le cœur gonflé d'orgueil, une main en visière, l'autre appuyée sur l'avion de son amant. Elle aussi aurait pu se trouver aux commandes de ses drôles d'oiseaux, car chose rare pour une femme en cette période d'après-guerre, elle aussi savait piloter.

Après la défaite cuisante de l'Allemagne, les forces vives s'étaient rassemblées pour la reconstruction. Les petites filles n'avaient pas d'autres perspectives que de devenir mères au foyer ; la priorité nationale étant de combler au plus vite les ravages de la Première Guerre mondiale et de

---

<sup>4</sup> Marques ou modèle d'avion en vogue.

repeupler une population décimée par quatre années de conflit meurtrier.

La jeune Schiller ne faisait pas exception à la règle. Troisième enfant d'une lignée de cinq, ses parents ne l'imaginaient pas contrevenir à l'ordre établi. Pourtant, sous prétexte de facilités à l'école, elle avait montré le désir de suivre le chemin professionnel de son père : ingénieur civil. Contre toute attente, et probablement poussé par un amour filial démesuré, ce dernier avait accepté. Melitta avait alors entamé un cursus scolaire qui l'avait propulsée quelques années plus tard jusqu'à l'université technique de Munich.

Mais bien avant d'emménager dans la grande ville de Bavière, elle s'était présentée au responsable d'un club de vol à voile de sa région. « L'appel du ciel » lui avait-elle expliqué. L'éclat de rire moqueur de son interlocuteur fera vibrer encore longtemps la corde sensible de son orgueil.

« Si tu ne peux pas entrer par la porte, passe par la fenêtre » lui avait rétorqué son père. Lui au moins ne lui refusait rien et n'était jamais avare de mots de réconfort.

À force de volonté et d'abnégation – et de nombreuses heures à aider bénévolement les élèves pilotes à lancer leurs machines volantes sur les pentes herbeuses – elle était parvenue à se faire accepter et finalement à engranger ses premières heures de vol.

Le souvenir de son intégration dans ce club exclusivement masculin resterait gravé à jamais dans sa mémoire. Il n'était pas interdit au sexe faible de s'y présenter, mais jusqu'à sa candidature, aucune femme n'avait eu l'idée saugrenue de s'y inscrire.

Quand les oiseaux blancs qu'elle connaissait bien se posèrent à la fin de leur représentation, son amant, l'homme que tout le monde attendait, grimpa dans son biplan. Le grand champion de voltige aux soixante-deux victoires aériennes allait commencer son show.

Consciente des regards d'envie braqués sur elle, mesurant son privilège, Melitta l'aida à s'installer. Casque en cuir et lunettes sur le front, Croix de fer qu'il portait avec fierté en tour de cou, Ernst Udet leva le pouce. L'as des as était prêt. Elle lui rendit son signal.

La pipe d'échappement pétarada en crachant une fumée bleutée d'huile mal brûlée. Quand le moteur atteignit la bonne température – Melitta connaissait à présent la procédure par cœur – Udet lui offrit un dernier sourire avant d'aller braver la mort. Fièvre, elle lui rendit son hommage en agitant un foulard blanc. « Sois prudent, mon amour », murmura-t-elle dans l'espoir qu'il lise sur ses lèvres.

En passant devant la tribune officielle, le champion salua les édiles de deux doigts sur le front et se dirigea vers le point de décollage.

Lorsqu'il quitta le sol, sous un tonnerre d'applaudissements qu'il était le seul à ne pas entendre, un frisson parcourut l'échine de Melitta. Elle avait souvent participé à ses exhibitions, mais ne pouvait s'empêcher de trembler, chaque fois qu'il prenait son envol. L'as des as avait beau maîtriser la discipline comme aucun autre, il tutoyait la mort comme s'il s'agissait d'une amie qui ne pouvait le trahir.

Les milliers d'yeux se braquèrent sur son frêle esquif. La foule retint son souffle. À cet instant, le pilote n'appartenait plus à Melitta, mais à tout le monde. Elle attendrait la nuit pour qu'il lui revienne. Elle s'échappa mentalement et revit les bras puissants du héros agripper ses reins, le sentit s'enfoncer en elle avec une vigueur qu'elle n'avait jamais connue. Un spasme de plaisir l'envahit. Revivre ce moment au nez et à la barbe de tous lui envoya une bouffée de chaleur qui rosit ses joues. Elle s'en délecta. Les mots de l'as des as vinrent résonner en elle : « Litta ! Tu me fais vaciller aussi fort qu'un double looping. »

À combien de maîtresses avait-il déclamé cette tirade ? Probablement beaucoup, il ne s'en cachait pas. Tel était Ernst Udet, un homme flamboyant au charisme exceptionnel. Sa femme en avait payé le prix fort. Éléanore, surnommée « Lo », avait obtenu le divorce récemment, ne supportant plus les multiples incartades de son playboy de mari. Pour celui qui y prêtait attention, ces deux lettres étaient encore

perceptibles sur le fuselage de l'avion. L'as des as les avait fait recouvrir d'une couleur sombre, comme si l'on pouvait effacer un pan de sa vie d'un coup de peinture.

Melitta ne s'en souciait guère. Sa liaison avec cet homme, en plus du plaisir charnel qu'il lui procurait, lui permettait de se faufiler dans ce monde ultrafermé qu'elle rêvait de conquérir.

Petite, elle avait été bercée par les histoires de son oncle Ernie, ancien pilote de chasse pendant la Grande Guerre. Ses récits auraient pu remplir un ouvrage complet tant ses anecdotes étaient nombreuses. Pour lui, les combats aériens relevaient de la chevalerie moderne, quand les combattants se considéraient comme des adversaires et non comme des ennemis. Melitta appartenait à cette caste, elle le savait au plus profond de son âme. À elle de le prouver aux autres !

La grande liberté qu'elle avait découverte lors de ses premiers vols en planeur convenait parfaitement à son caractère solitaire, intrépide et curieux. Le pilotage lui plaisait plus que tout, au-delà même de ses études d'ingénierie.

Melitta avait rencontré Ernst Udet deux ans auparavant grâce à son oncle adoré. Ce dernier avait combattu dans le même groupe : la fameuse escadrille von Richthofen, l'inoubliable baron rouge. À force



d'insistance, le frère de sa mère lui avait donné une lettre de recommandation.

Ernst l'avait reçue avec curiosité et lui avait témoigné tout de suite un certain intérêt. Admiratif devant tant de détermination, il lui proposa de l'emmener lors de ses meetings, ce qu'elle accepta avec joie. Aussi l'accompagnait-elle quand il pouvait passer la chercher à Munich. Le héros de sept ans son aîné l'embarquait comme passagère sur le siège avant de son Fokker VII. Là, en chemin, il lui donnait les commandes et lui apprenait quelques rudiments de voltige. Avoir la tête en bas lui apportait une sensation inouïe.

Ernst déposait en fin de journée une jeune femme heureuse, dont les yeux brillant de mille étoiles le suivaient jusqu'à ce qu'il disparût à l'horizon.

Melitta avait réussi à faire accepter ce partenariat auprès de son père, expliquant ce passage obligé pour qui veut entrer dans l'industrie aéronautique. Argument imparable : l'aviation allemande était à reconstruire.

Pour les Schiller, dont le sentiment patriotique ne souffrait d'aucune faiblesse, élever une fille désireuse de servir leur pays revêtait un immense honneur.

« Notre petite Litta ira loin » répétait souvent Michael à sa femme Margaret, oubliant le comportement quelque peu anticonformiste de sa progéniture. Se doutait-il qu'elle avait succombé au

charme ravageur de son mentor ? Pourtant, Melitta avait mis subitement un terme à son histoire avec un vétéran de la marine allemande, un professeur de son école d'ingénieur.

« Trop conventionnel à mon goût », expliqua-t-elle. Encore une lubie de leur petite, avaient pensé ses parents, refusant l'évidence, car nul n'est plus aveugle que celui qui ne veut voir. Les Schiller n'étaient pas au bout de leur peine...

Ernst, comparé à son ancien amant, faisait décoller Litta sur tous les plans. Il avait sublimé en elle son désir d'aventures et de découvertes. Par ses histoires racontées avec un brio hors pair, à l'instar de son oncle Ernie, il avait décuplé son amour pour son pays, laissé exsangue après la défaite de 1918. Cet homme, ce héros, avait affûté sa fibre patriotique, même s'il se montrait très critique vis-à-vis des élus qui formaient la fragile république.

« Profite de la vie comme si elle devait s'arrêter demain », lui martelait-il à chaque occasion.

Très vite, à l'image de la star, la jeune étudiante choisit de vivre loin de tous les standards de l'époque. Elle se moquait de tout ce qui pouvait déranger les bien-pensants. Il n'était pas rare de la surprendre une cigarette à la bouche, cheveux au vent, cheveux qu'elle avait coupés court, à contre-courant de la mode des filles de bonne famille. Elle déambulait après les cours, les mains dans les poches de son

pantalon, qu'elle portait plus souvent que la robe. Comme elle préférait la compagnie des hommes mûrs aux jeunes de son âge, de nombreux ragots se répandaient dans son sillage.

Protégée par une détermination hors-norme et d'excellents résultats scolaires, Melitta n'en avait cure. Les critiques glissaient sur elle comme l'eau sur les plumes d'un canard. Elle se forgea très vite une réputation de femme dédaigneuse. Lorsque les cancans devenaient trop envahissants, elle s'éloignait en pleine nature dans de longues marches solitaires pour oublier ses détracteurs. Et si la pression devenait intenable, elle n'hésitait pas à se jeter dans l'eau glacée des rivières environnantes. Martyriser son corps lui vidait la tête. Combattre la morsure du froid forgeait son mental d'un acier qu'elle voulait inoxydable.

Udet commença par une série de loopings dont la trajectoire laissait penser de manière fort habile qu'il allait, à chaque fois, percuter le sol. Devant tant d'audace, des cris de stupeur s'élevèrent de l'audience. Le biplan survola la foule à plusieurs reprises, répandant dans son sillage une odeur de carburant et d'huile mêlés. Melitta s'enivrait de ces émanations qu'elle préférait au plus doux des parfums, qu'elle associait à l'Aventure avec un grand A.

Au signal, elle se rendit au milieu du champ d'aviation pour y déposer un mouchoir. Tout le monde savait ce que cela signifiait : le moment le plus dangereux du spectacle.

Le speaker fit monter l'adrénaline jusqu'à ce que l'avion réapparût. L'engin descendit comme s'il avait l'intention d'atterrir, puis, à quelques mètres du sol, il bascula sur la tranche, le bout d'aile à quelques centimètres de la catastrophe. Le temps s'arrêta de même que la respiration des spectateurs. Melitta se sentit proche de la rupture. La moindre rafale, la moindre imprécision, et c'était le crash. *Non ! Mon Dieu, pas comme ça, pas devant moi...*

Comme par magie, le bout d'aile auquel on avait installé une gâche accrocha le mouchoir. Udet poussa la poignée des gaz à son maximum, faisant rugir l'avion à la manière d'un lion victorieux. Le biplan s'écarta de la terre dans un tonnerre d'applaudissements.

Il s'engagea à nouveau dans un looping et, dans une dernière facétie, coupa le moteur la tête en bas. L'avion redevenu planeur entama un circuit entrecoupé de pirouettes. Il se posa en silence devant les milliers d'admirateurs subjugués.

L'as en descendit et décrocha le mouchoir. Il repéra derrière les barrières une jeune chanceuse, puis la rejoignit de sa démarche singulière – souvenir d'une mauvaise blessure de guerre – pour le lui offrir.

Le retour à la tribune officielle prit de longues minutes. Le héros buvait sa victoire devant la mort à coups d'applaudissements, qui, à voir son sourire, l'enivraient davantage que le meilleur des vins.

Melitta attendit la fin de la réception avec impatience. Ernst ne lui appartiendrait pas avant une heure avancée. Ils avaient encore une nuit devant eux, avant le retour du héros à Berlin. Ensuite, Dieu seul savait quand elle le reverrait !

Elle rejoignit l'avion et entreprit les vérifications d'usage que son mentor lui avait apprises. Il fallait bien que sa présence à ses côtés eût une justification.

Elle terminait le plein d'essence lorsqu'une petite fille au regard espiègle s'approcha. Son accompagnateur, un homme de grande taille vêtu d'un costume élégant, se présenta à elle comme le docteur Willy Reitsh. Il demanda avec une politesse surannée s'il était possible de montrer la nacelle de pilotage à l'enfant.

Melitta accepta avec joie, heureuse de partager un peu du succès de son amant. Elle guida la petite curieuse en lui indiquant où poser les pieds, puis l'installa sur le siège avant du Fokker. Elle la coiffa ensuite du casque de cuir qu'elle utilisait lors des convois. Un sourire illumina le visage de l'enfant. Ses yeux reflétaient la couleur du ciel immaculé. Cette

image illustrait de façon parfaite la journée merveilleuse qui venait de s'écouler.

La petite fille de onze ans l'étonna par sa maturité. Elle s'appelait Hanna, lui apprit-elle, et elle aussi voulait voler comme les oiseaux, elle aussi voulait devenir pilote.

Son père l'interrompt. D'un ton sévère, il lui rappela qu'elle serait médecin, comme lui. Hanna baissa les yeux, mais sa joie ne s'éteignit pas. Melitta lui donna le conseil de bien travailler à l'école. Oubliant le jeune âge de sa visiteuse, elle l'informa aussi de la difficulté à devenir pilote pour une fille en Allemagne. Il valait mieux se tourner vers des métiers plus traditionnels, comme le lui conseillait son papa.

Ce dernier lui sourit, surpris que de telles paroles émanent d'une femme à la tenue si peu conventionnelle.

Melitta ne se doutait pas une seconde qu'elle reverrait cette petite fille, bien des années plus tard, et pour son plus grand malheur.

## Chapitre 2

La petite fille prénommée Hanna n'en resta pas là. Depuis cette rencontre avec cette femme brune qui ne ressemblait à aucune autre, voler accaparait ses pensées. Au grand dam de sa mère, elle demanda comme cadeau d'anniversaire une combinaison de pilote plutôt qu'une robe de princesse. Tout ce qu'elle pouvait entreprendre, à présent, la ramenait vers ce qui était devenu pour elle une véritable obsession.

Il n'était pas rare de l'apercevoir courir, les bras à l'horizontale, en imitant de sa voix de crécelle le ronflement d'un moteur. Les sourires ne manquaient pas dans le dos de cette petite furie blonde à qui rien ne semblait faire peur.

De très loin, elle préférait les courses à travers champs en compagnie de son grand frère Kurt aux leçons de couture que lui donnait sa mère Emy. La petite fille collectionnait tout ce qui se rapportait au vol. Elle amassa entre autres une variété conséquente de plumes d'oiseaux, car elle croyait dur comme fer que le secret de la sustentation d'un plus lourd que l'air résidait dans ces appendices tégumentaires.

Elle prit l'habitude de récupérer les magazines de ses parents dans lesquels elle découpait des images d'avions et d'aviateurs qu'elle collait dans des cahiers. Le soir, avant de s'endormir, elle les

feuilletait en rêvant de rejoindre ce club ultrafermé des chevaliers du ciel.

De petite taille, de corpulence frêle, Hanna n'attirait pas le regard au premier abord, mais dès qu'un intérêt quelconque naissait sur son visage, ses grands yeux bleus s'éclairaient d'un feu incandescent et ses dents de porcelaine apparaissaient comme pour croquer la vie. À ce moment-là, plus personne ne pouvait résister à son charme, elle pouvait faire accepter n'importe quoi à quiconque posait le regard sur elle.

Willy Reitsch réalisa bien vite que son comportement ne collait pas aux standards des petites filles de l'époque. Pourtant, Hanna ne manquait de rien, et certainement pas d'éducation, contrairement à beaucoup de familles dont le manque d'hommes décimés par la guerre accusait un déficit d'autorité. Lui avait eu la chance de rester à l'arrière dans un hôpital de campagne et avait pu rejoindre son foyer à la fin des hostilités. Il avait su transmettre aux siens les valeurs qu'il considérait comme indispensables à l'équilibre d'une société en totale reconstruction.

Heureusement, le nouveau parti politique en pleine ascension dans le pays, le NSDAP<sup>5</sup>, défendait ses opinions. Son bouillonnant leader, Adolf Hitler, ne

---

<sup>5</sup> Parti national-socialiste des travailleurs allemands.



manquerait pas de remettre dans le droit chemin une jeunesse en manque de repères.

Malgré un physique de petite fille modèle, qui aurait trouvé facilement place dans des gravures de mode, Hanna agissait en garçon manqué. Il n'était pas rare de la voir rentrer, les genoux écorchés, ou avec un bleu sur ses membres fins comme des baguettes. Un jour, elle tomba du haut d'un arbre. Elle essayait de s'envoler comme une hirondelle, expliqua-t-elle. Sa fracture du crâne fut la première d'une longue série.

Ses résultats scolaires décevaient Willy. Pourtant, il ne ménageait pas ses efforts pour l'intéresser à quelques matières plus solides que ce ciel qu'elle rêvait de dompter. Afin de faire découvrir sa spécialité d'ophtalmologue à ses enfants, et qui sait, susciter une vocation, il rapportait parfois à la maison un œil d'animal pour le disséquer en famille. L'espoir de leur transmettre sa propre passion ne le quittait pas, même s'il ne réussissait qu'à les dégoûter et à les faire fuir à toutes jambes.

Il tenait à ce qu'ils apprennent également le piano et le violon. Leur inculquer des connaissances musicales faisait partie de son rôle d'éducateur. Lors des interminables journées dominicales, ils jouaient tous ensemble. Accompagné de son violoncelle, le docteur Reitsch s'inventait chef d'orchestre.

Malgré cette stricte éducation bourgeoise, Hanna continuait à se comporter en vilain petit canard. Son institutrice disait d'elle, non sans humour, qu'elle était douée pour rien et moyenne en tout. Willy savait qu'elle pouvait mieux faire, mais Hanna lui montrait à sa manière qu'elle ne comptait pas se soumettre au schéma qu'il lui imposait.

Un jour, de façon solennelle, lasse de se confronter à ce papa abusif, elle avait annoncé à tout le monde ce qui lui semblait un bon compromis : elle exercerait le métier de médecin missionnaire volant, métier qu'elle avait découvert en lisant un reportage dans une revue.

À sa grande surprise, le docteur Reitsch accueillit la nouvelle avec bienveillance. En fait, il n'avait retenu que le mot « médecin ». Il ne doutait pas un instant que cette lubie du vol passerait aussi vite qu'elle lui était venue ; sa petite Hannah ne brillait pas dans la constance des activités qu'elle entreprenait. Avec un peu de travail et beaucoup de chance, son second enfant pourrait décrocher, comme lui, un doctorat de médecine. Au pire, elle rejoindrait ses camarades de classe dans les légions de futures mères de familles nombreuses qui devaient repeupler le pays. Quoi de mieux que des études supérieures pour trouver un bon mari ? Aussi lui promit-il que si elle obtenait son bac et était admise à la faculté de Médecine, il lui paierait ses premiers cours de vol à voile.

Non seulement la lubie d'Hanna ne passa pas, mais très vite, elle sentit que son avenir ne s'inscrivait pas dans la conformité nationale vantée dans les journaux et placardée sur tous les murs. Profondément différente des autres filles, elle décida qu'elle n'aurait pas de mari. Elle vivrait comme cette jeune femme en combinaison grasseuse et aux cheveux courts qui l'avait accueillie sur cet aérodrome. Autant sa petite sœur, Heidi, suivrait la voie tracée sans discuter, autant elle, la rebelle de la famille, choisirait d'autres chemins.

Ce comportement indocile la fit souffrir du manque de considération de son père, car le docteur Reitsh, en désespoir de cause, misa toutes ses espérances sur Kurt, son grand fils, qu'il ne manquait jamais de féliciter. À elle, il rabâchait sans cesse son inaptitude aux travaux intellectuels. Aussi loin qu'elle se souvînt, il n'avait jamais rien dit de gentil à son intention. Elle réalisa rapidement qu'il faudrait qu'elle se battît deux fois plus pour obtenir ce qu'elle voulait. Se battre, ça, il pouvait compter sur elle, elle apprenait tous les jours.

Elle devint assidue à l'école. Même si elle était souvent surprise par ses professeurs les yeux dans les nuages, elle collait à la moyenne de sa classe.

Elle franchit bon an mal an les étapes obligatoires d'une scolarité ennuyeuse, bercée par l'espoir de revenir un jour dans sa Silésie natale aux commandes

d'un bel oiseau de fer. Ce rêve l'habitait au quotidien et la faisait tenir debout.

Un jour, ils se prosterneraient tous devant elle, son père le premier.

## Chapitre 3

1927

En parallèle à ses études d'ingénierie, Melitta Schiller tenta d'entrer dans la prestigieuse Académie de l'air. Bien qu'elle en possédât indéniablement les qualités physiques et les moyens intellectuels, elle se heurta, là aussi, à une barrière machiste impitoyable. La commission la rejeta. Raison invoquée : en cas de guerre, elle ne pourrait être utilisée comme pilote, l'armée étant réservée aux hommes.

« Quelle armée ? », avait-elle rétorqué à juste raison aux membres de la commission. Un des termes du traité de Versailles<sup>6</sup>, l'accord de capitulation ayant mis fin au conflit mondial, interdisait à la fragile république de Weimar de posséder des forces aériennes. Tous les avions avaient été livrés aux alliés au grand dam des militaires à qui il restait encore un peu d'honneur. Malgré ses arguments massue, le jury n'avait pas plié.

Melitta, refusant catégoriquement d'être exclue de cette famille dont les valeurs rejoignaient les siennes,

---

<sup>6</sup> Traité de paix signé le 28 juin 1919. 32 puissances sont présentes dont les principales : la France, l'Italie, la Grande-Bretagne et les États-Unis.

ne s'était pas avouée vaincue. Elle trouverait un autre moyen.

Elle poursuivit ses études avec succès. Sa concentration intense et sa mémoire infailible lui permirent de passer les étapes avec facilité. Elle gravit les échelons avec brio, au grand dam des autres étudiants qui l'observaient avec curiosité, voire dédain.

Elle comprit très jeune qu'elle aurait à se battre pour imposer sa présence dans un monde masculin. À tort, elle continua à porter les cheveux courts et se comporta comme le pire des machos, comme si ressembler à un homme pouvait lui faciliter la tâche.

Son style, éloigné des standards de la mode, accolé à son attitude de femme affranchie, lui conférait beaucoup de charme. Son côté androgyne attirait certains de ses camarades. Beaucoup tentèrent leur chance, très peu avec succès. Dompter une sauvagesonne n'était pas donné à tout le monde. Jusqu'aux examens finaux, Melitta traîna une réputation sulfureuse ; réputation dont elle se souciait comme d'une guigne.

Fraîchement diplômée, elle intégra l'Institut de recherche aéronautique allemand, plus connu sous le nom de DVL<sup>7</sup>. Mise en sourdine depuis la guerre,

---

<sup>7</sup> *Deutsche Versuchsanstalt für Luftfahrt*

cette société avait reçu pour mission de contribuer à redorer le blason de l'aviation allemande. Malgré des finances au plus bas, le gouvernement allouait un budget conséquent à ses établissements dont l'avenir assurerait une croissance économique rapide. DVL en faisait partie.

Les lourdes pénalités infligées par les États victorieux laissaient peu de marge à l'économie du pays. L'inflation galopait, le taux de pauvreté n'avait jamais atteint un tel niveau. L'aéronautique civile – le domaine militaire leur étant toujours interdit – promettait de belles avancées. Les meilleurs éléments furent recrutés, dont Melitta, seule femme à rejoindre le laboratoire d'essai aérodynamique comme mathématicienne.

La jeune promue quitta Munich pour s'installer non loin de la base de Berlin-Adlershof, où elle trouva un petit meublé avec vue sur les hangars.

Échaudée par son expérience estudiantine, où l'esprit étriqué de ses congénères ne lui avait pas réussi, elle profita de ce nouveau départ pour changer d'attitude ; elle ne souhaitait pas itérer les mêmes erreurs. Sans se l'avouer, sa rébellion avait laissé des traces douloureuses.

Elle écouta les conseils de ses parents, se laissa pousser les cheveux, et s'habilla plus simplement. Ce changement l'aida à contourner habilement les chausse-trappes tendues par des hommes jaloux de se

voir concurrencés dans leurs domaines de prédilection. Elle manœuvra intelligemment et sa présence fut acceptée dès lors sans trop de difficultés. Discrète, assidue, ponctuelle, cette fois, sa réserve ne permit à personne de la prendre en défaut.

Au bout de quelques mois, son travail commença à être remarqué et elle fut invitée, au même titre que ses collègues masculins, aux réunions de décisions.

Côté cœur, l'homme qui accaparait ses pensées ne se manifestait plus beaucoup auprès d'elle. Elle le voyait souvent en photos dans la presse aux côtés de sublimes femmes du monde. Habitant dans le centre-ville, les fêtes qu'il organisait étaient courues dans la haute société berlinoise. Melitta l'informa de son installation dans les faubourgs de la capitale, mais Ernst, dans un premier temps heureux de sa venue, oublia de la rappeler. Comment rivaliser avec ces princesses russes ou ces danseuses de cabaret que l'aviateur côtoyait ? Il n'avait que l'embarras du choix. Pourquoi s'enticherait-il d'une petite provinciale mal fagotée et sans le sou ? Pragmatique, Melitta se fit une raison et entama le deuil de sa relation. De toute façon, ce don Juan ne lui appartiendrait jamais.

Elle accepta finalement les avances d'un bel étudiant danois prénommé Hendricks. Il était temps de passer à autre chose. Le jeune homme – il avait trois ans de moins qu'elle – n'avait certes pas le magnétisme d'Ernst Udet, mais, sportif accompli, il



aimait les sorties en pleine nature. Grand et musclé, il n'était pas non plus dénué de charme.

Ils se retrouvaient le dimanche pour de longues séances de natation dans la Spree, la rivière proche de la base. Activité inimaginable avec Ernst, chez lequel un combat aérien avait laissé de sévères séquelles. Ses douleurs lombaires l'obligeaient à prendre en permanence de puissants antalgiques.

Tout allait pour le mieux jusqu'à ce que Melitta découvrit dans le journal les exploits d'Amélia Earhart : la pilote américaine venait de traverser l'Atlantique en équipage à bord d'un Fokker, un avion allemand. L'article raviva son amour du vol et la rendit amère. La planète des aviatrices tournait sans elle. Le temps filait et elle allait passer complètement à côté de ce dont elle avait toujours rêvé.

Une grande partie de ses collègues, ceux qui semblaient enfin reconnaître la valeur des femmes dans l'aérien, ne la désapprouvèrent pas lorsqu'elle fit part de ses envies de reprendre sa formation de pilote. Personne n'en mesurait la difficulté sauf Georg Wollé, un collègue ingénieur avec qui elle s'entendait bien. Malgré son amitié, il tenta de la décourager :

« Non seulement c'est un monde impitoyable, mais tu ne pourras pas te payer les cours, c'est bien trop cher, la prévint-il à juste titre. » Oh ! Il ne disait pas ça méchamment, au contraire même. Il prenait soin d'elle, c'est tout.

Elle aimait bien cet homme, qui adorait également la nature et les longues balades dans les forêts environnantes. Ils s'étaient rencontrés alors qu'elle admirait sa splendide moto devant la cantine de l'Institut. Avec son casque, il ressemblait à un poussin tombé du nid. Elle n'avait pu s'empêcher d'éclater de rire quand il lui avait adressé la parole. Pour se faire pardonner, elle avait accepté une virée.

Très vite, du side-car, elle avait enfourché la grosse machine, arrachant des sourires et des quolibets de part et d'autre quand elle traversait la base au guidon de l'engin. Georg aurait aimé que leur relation allât plus loin, mais elle lui fit comprendre que leur rapport ne dépasserait pas le stade amical.

Georg n'avait pas tort. La somme requise pour passer son brevet était déraisonnable, mais qu'importe ! Melitta décida d'économiser le moindre sou en restreignant le rythme de ses sorties, privilégiant ce qui ne coûtait rien en matière de loisirs. Elle solliciterait l'aide de son père pour le reste.

En juillet 1929, elle rejoignit l'école de pilotage de Staaken, de l'autre côté de la ville, pour ses premières leçons.

Le trajet jusqu'à l'aérodrome durait près de deux heures. Il n'était pas facile de cumuler travail et cours, mais elle trouva, malgré tout, les ressources nécessaires. Elle devait se lever tous les jours à cinq heures du matin pour emprunter des transports en

commun peu confortables. Elle accepta de bonne grâce ces contraintes, le retour dans le ciel berlinois la comblant plus que tout.

Georg venait parfois la chercher à moto. Il l'attendait, casque sur la tête, devant le centre de formation comme un amoureux transi. S'il ne pouvait la séduire, autant la faire rire, pensait-il de façon élégante. Il voyait arriver une femme, les traits tirés, mais le sourire radieux.

Elle obtint rapidement sa licence de base grâce à son expérience acquise en planeur. Son chef de service, Paul von Handel, un ingénieur talentueux, avait assoupli ses horaires afin de lui permettre d'assouvir sa passion. Frustré de ne pouvoir piloter lui-même, handicapé par d'énormes lunettes à double foyer, il se projetait sur la jeune femme en investissant tous ses espoirs en elle. Grand bien lui en prit. Il récolta des bénéfices inestimables. Sa subordonnée put mettre à profit son expérience du vol dans ses études aérodynamiques et elle ouvrit la porte à de nouvelles avancées technologiques.

La période était bénie des dieux. Melitta tirait une immense satisfaction de son travail de recherche ainsi que de son apprentissage du ciel. Le sourire ne la quittait pas. De plus, elle était grandement appréciée par ses pairs. Elle avait compris que rester à sa place facilitait les relations. Les conseils de ses parents avaient payé. Sa rébellion n'avait servi à rien. À quoi

bon combattre l'inégalité existante quand on peut obtenir tout ce que l'on veut par l'intelligence ?

Paul lui donnait de plus en plus de responsabilités. Il n'était pas rare, tard le soir, de les voir tous les deux penchés sur des planches à dessin.

Seule ombre au tableau : Hendricks. Melitta perçut les limites d'un garçon plus jeune qu'elle – l'ayant aperçue sur la moto de Georg, il lui avait fait une crise de jalousie mémorable. Elle avait moins de temps à lui consacrer à cause de ses activités et les tensions s'accumulaient. Elle décida de mettre un terme à leur relation un dimanche où ils étaient invités chez Paul pour rencontrer sa fiancée. Hendricks avait dormi avec elle et ils avaient passé une soirée agréable. Au matin, d'un air assuré, il lui avait lancé un ultimatum :

« Litta, je t'aime, je veux faire ma vie avec toi, mais ça sera sans l'aviation. Si tu veux poursuivre avec moi, il te faudra choisir ».

Melitta sentit monter la colère d'autant plus qu'elle l'avait mise de côté à de nombreuses occasions. Aucun homme ne lui imposerait sa façon de vivre.

« L'aviation est toute ma vie. Un homme qui prétend m'aimer ne peut pas m'imposer un tel sacrifice. Le choix est vite fait » répondit-elle d'une voix glacée. Hendricks, piqué au vif, disparut cinq minutes plus tard, la laissant seule devant son petit-déjeuner.

Décidément, elle n'arriverait pas à garder un petit copain. Melitta passa son dimanche auprès de Paul et Élisabeth, sa nouvelle fiancée. L'aristocrate, née comtesse von Üxküll-Gyllenband, descendait d'une des familles les plus anciennes d'Allemagne. Avec simplicité et une réelle empathie, elle la consola avec beaucoup de tendresse. « Un de perdu, dix de retrouvés », lui dit-elle avec malice. Il est vrai que les corps musclés ne manquaient pas dans l'entourage de l'aviatrice. Cette complicité nouvelle souda leur lien et les deux femmes devinrent de grandes amies.

Préférant depuis toujours les amitiés masculines, Melitta apprécia ses échappées hors de ce monde macho qui lui faisait parfois oublier sa propre féminité. Élisabeth l'initia aux belles choses, à la mode, aux plaisirs futiles, notamment au modelage de la terre. La sculpture combla la fibre artistique de l'aviatrice, peu développée dans son travail quotidien. Elle oubliait tout lorsqu'elle pétrissait un colombin de glaise.

En dehors de ces parenthèses hors du temps, Melitta avança dans sa formation aéronautique, augmentant son aisance et sa confiance en elle. Elle s'essayait à différents types d'avions, plus ou moins gros, mais jamais assez puissants à son goût. La limitation de cylindrée des moteurs avait été imposée par les vainqueurs.

Parfois, l'ingénieure navigante grappillait quelques billets en participant à un meeting ou en emmenant

avec elle quelques téméraires qui souhaitaient découvrir la sensation du vol, argent qu'elle réinvestissait immédiatement dans d'autres leçons. Elle construisait ainsi son expérience et gravissait les marches une à une jusqu'au Graal : la licence de pilote d'avion.

Un week-end de décembre, alors qu'elle avait accepté pour quelques marks le convoyage d'un appareil de Berlin à Cologne, elle se heurta à la triste réalité des aviateurs : une météo capricieuse. Un brouillard glacial l'empêchait de trouver des repères suffisants à sa navigation. Elle était loin du ciel bleu dans lequel elle pouvait se sentir admirée par des centaines d'individus. Pour arranger le tout, ses lunettes se couvrirent de givre, ce qui l'obligea à les retirer et subir les piqures acérées des cristaux de glace. Face aux éléments, elle comprit qu'elle n'était qu'une bien petite personne dotée de bien peu de pouvoirs. Elle ne devrait jamais oublier que la nature avait force de loi. Sa vue réduite, elle se perdit dans les immensités blanches. Son carburant arrivant à un niveau inquiétant, elle décida de se poser sur un aérodrome qu'elle venait de survoler. Elle n'aperçut le drapeau français flottant en haut d'un mat qu'à la dernière minute. Elle avait franchi la frontière sans s'en rendre compte. Déjà, des individus accouraient. Elle leur fit signe qu'elle redécollait immédiatement, ne leur laissant pas la possibilité de s'approcher. Sa méprise pouvait lui coûter un emprisonnement et la

confiscation de son appareil par les autorités françaises. Impensable !

Une fois en l'air, elle retrouva les conditions dantesques et retraversa le Rhin au plus vite. À peine de l'autre côté, son moteur toussota de façon anormale ; son carburateur avait probablement gelé. Lorsque l'hélice s'arrêta dans un silence assourdissant, elle choisit un champ devant elle. Heureusement, comme par magie – elle comprit qu'il existait un dieu pour les pilotes – les précipitations cessèrent. Elle recouvrit une vision suffisante. Cette fois, elle se trouvait en Allemagne et ne risquait plus rien sur le plan géopolitique. C'était sans compter l'état du sol qu'elle ne pouvait appréhender. Elle expérimenta avec stupeur ce que les pilotes allaient appeler bien plus tard « la loi de Murphy » : la loi de l'emmerdement maximal. Les roues s'enfoncèrent brutalement dans la boue, brisant le train d'atterrissage. L'avion planta son nez dans le sol et se retourna violemment. Melitta eut beaucoup de chance. La structure résista. Le peu d'essence restante coula sur elle en une douche urticante. Bloquée dans son harnais, elle ne dut son salut qu'à deux paysans qui travaillaient dans le coin. Ils la détachèrent de son piège de métal en soulevant la machine. Elle trembla a posteriori en découvrant qu'ils n'avaient pas éteint leur cigarette. Ce jour-là, le dieu des pilotes l'avait protégée à bien des égards, car au mieux elle aurait

fini dans les geôles françaises et au pire en torche vivante.

\*

À la surprise de toute la famille. Hanna obtint son diplôme de fin d'études secondaires et elle fut admise en faculté de Médecine.

« Tu as eu beaucoup de chance, déclara son père. Tu devras à présent travailler d'arrache-pied pour réussir ta Médecine, c'est moi qui te le dis. Ce n'est pas avec des résultats pareils que tu deviendras quelqu'un. »

Pas une félicitation, pas un « je suis fier de toi ». Qu'importe ! Hanna attendait la suite. Voyant qu'elle n'arrivait pas, elle lui rappela la promesse qu'il lui avait faite. Le docteur l'avait oubliée. Soit ! Plus maintenant. Il n'avait qu'une parole...

Onze années après le premier vol de Melitta Schiller, la jeune femme entreprit à son tour sa formation dans le ciel de la vallée du Hirschberg. Ce serait le plus bel été de sa vie, annonça-t-elle à qui voulait l'entendre.

Ses premiers pas dans un groupe de garçons post-pubères ne manquèrent ni de croche-pieds ni d'anecdotes machistes. Hanna encaissa bien des fois en serrant les dents et dut trouver des subterfuges pour



être acceptée. Comme sa petite stature physique appelait les moqueries, elle décida que l'humour serait sa meilleure défense, humour qu'elle habilla d'un entrain hors normes et d'un caractère volubile. Sa propension à faire rire ses camarades l'aida indéniablement dans son intégration. Elle ne ratait pas une occasion de faire le pitre. Ses bêtises dépassèrent malheureusement très vite les sacro-saintes règles de sécurité et la menèrent régulièrement à des interdictions de vol pour raisons disciplinaires.

Un jour d'août, un manquement volontaire à une procédure faillit très mal se terminer. Elle frôla l'accident. De façon logique, elle fut à nouveau interdite de vol, la fin de sa courte carrière étant même envisagée. Les instructeurs en avaient assez de ce clown indiscipliné. Mais c'était sans compter sur la veine de ce phénomène à bouclettes blondes. Il n'y a pas de destin hors du commun sans un facteur chance à un moment ou à un autre. Wolf Hirth, un pionnier de l'aviation allemande, vint passer quelques jours sur le terrain pour s'entraîner. Lors d'une visite au centre, il apprécia l'enthousiasme d'Hanna, toujours volontaire pour une nouvelle aventure, et son charme enjôleur. Il vit en elle la tête brûlée qu'il avait été à son âge. Être casse-cou ne l'avait cependant pas empêché de réussir en créant une société florissante de construction de planeurs. Elle aussi sortirait son épingle du jeu, il en mettait sa main au feu et tout le poids de son expérience.

Sans son intervention, Hanna aurait été délogée de sa formation.

« La Nation a besoin de personnes comme elle, des personnes battantes et non défaitistes », déclara-t-il au président du club lorsqu'il vint en personne défendre son cas.

On ne contredit pas un homme qui contribue financièrement à la vie d'un club associatif. Ce dernier accepta les conseils et Hanna fut réintégrée.

\*

Plus que l'accident, le non-respect de la frontière qui avait engendré un incident diplomatique faillit coûter à Melitta sa carrière de pilote. Elle dut arrêter de voler, sa licence ayant été confisquée par les autorités.

Paul von Handel tenta d'actionner les leviers en son pouvoir pour lui venir en aide. Georg aussi, en vain. Melitta se demanda si ce dernier n'était pas satisfait de la voir clouée au sol. Encore un ! Depuis sa rupture avec Hendricks, son ami motard se montrait de plus en plus entreprenant. Elle marchait sur une corde raide, car elle n'osait pas briser son amitié en le rabrouant un peu trop sèchement. Elle lui expliqua, un soir où il avait encore tenté sa chance, qu'elle n'avait pas la tête à ça. Son arrêt forcé dans sa formation la minait au plus haut point.

Malgré la suspension de son autorisation de vol, quelle ne fut pas sa surprise de recevoir une invitation à la première réunion des femmes pilotes ! En 1930, le nombre d'aviatrices se comptait sur les doigts d'une main. Licence ou pas licence, Melitta appartenait à présent à ce monde fermé. Ce serait l'occasion de peser sur la décision des autorités et de récupérer son précieux sésame.

Comme il y avait des années qu'elle n'avait pensé à elle, elle décida d'y remédier. Elle profita de cette invitation pour se rendre à Alexanderplatz, quartier réputé pour ses boutiques de luxe. Elisabeth et elle prirent un taxi jusqu'au centre-ville. Habitée à ce genre de rencontres mondaines, la comtesse savait où s'adresser pour acheter une belle robe. Avant de pénétrer dans un de ces magasins, Melitta fut frappée par l'hétérogénéité de la population. Des bourgeois, dont elle faisait partie, devisaient à la terrasse des cafés ou déambulaient le long des vitrines, alors que des Berlinoises sans le sou faisaient la queue devant des échoppes de première nécessité. Ce mélange hétéroclite illustrait sans ambiguïté le taux de chômage qui atteignait des sommets. Il n'était pas rare d'être alpagué par un pauvre hère en recherche de menue monnaie. Melitta, trop occupée à vouloir s'en sortir elle-même, n'avait pas conscience de la réalité économique de son pays. Devant une femme qui demandait l'aumône avec ses deux enfants, elle s'arrêta et lui offrit quelques marks.

L'atmosphère était étrange. Si les kiosques vantaient les mérites des cabarets, annonçaient le succès de pièces de théâtre ou la création d'un nouvel opéra, la population crevait de faim.

Les deux amies pénétrèrent dans la boutique et le malaise de l'aviatrice disparut devant la beauté des tenues qu'on lui présenta.

Le jour J, elle étrenna sa belle robe, se maquilla, et s'aspergea du dernier parfum à la mode offert par Georg : *En Avion*, de Caron.

La réunion avait lieu dans les salons d'un grand restaurant proche du ministère de la Guerre. Le *Deutsche Allgemeine Zeitung*, un journal quotidien, avait organisé cette réception. Rien d'altruiste dans ce choix. Les aviatrices doubleraient les ventes dès qu'un article leur était consacré, alors, les rédacteurs ne s'en privaient pas. Il fallait voir le nombre de curieux faisant le pied de grue à l'extérieur pour mesurer la popularité de ces aventurières. Quand elle descendit du taxi, Melitta sentit des centaines de regards se braquer sur elle. On ne la connaissait pas encore, mais le comportement du photographe maison indiqua qu'elle faisait partie des heureuses élues.

Elle rencontra ce que l'Allemagne comptait de pionnières de l'aviation, dont deux aviatrices célèbres : Elly Beinhorn et Marga von Etzdorf. Les femmes pilotes étaient trop peu nombreuses pour craindre la moindre concurrence entre elles. Elles

avaient même plutôt intérêt à se soutenir. Ces deux dernières lui réservèrent un accueil chaleureux.

La réception fut des plus agréables. Des serveurs en habit passaient avec des plateaux d'argent garnis de canapés. Le beau monde berlinois s'était déplacé et Melitta en profita pour rencontrer des personnes influentes. La crise économique ne semblait pas avoir touché cette classe de population.

Plus tard, elle sursauta en apercevant Ernst Udet, qui « passait par là ». Toujours aussi séduisant, il accapara l'attention des journalistes et des femmes, nombreuses, qui assistaient à la conférence. À intervalles réguliers, il envoya une œillade en direction de Melitta. Lorsqu'Elly et Marga reprirent le contrôle, Ernst s'approcha de Melitta.

« Tu dînes avec moi ? susurra-t-il à son oreille.

— Pourquoi pas ? » s'entendit-elle répondre, cachant avec difficulté son bonheur.

L'as des as l'attendit à l'extérieur, un cigare à la bouche, au volant de son Hispano-Suiza dont le prix aurait pu financer la formation de dix femmes pilotes.

Leur entrée au Horcher, un restaurant chic de la capitale, ne passa pas inaperçue. Un maître d'hôtel les accompagna à sa meilleure table et tira un siège afin que Melitta pût s'asseoir. L'aviatrice tenta de maîtriser sa joie, elle entraît pour la première fois dans le Grand Monde. Elle répondit aux bonsoirs de parfaits inconnus qui venaient saluer son compagnon.

La discussion de cette soirée porta essentiellement sur le nouvel homme fort du pays : Adolf Hitler. Ernst lui apprit que son ancien commandant d'escadrille, Hermann Goering, faisait partie de l'état-major de celui qui visait la Chancellerie. Selon lui, « Le gros cochon » – terme employé par Ernst de façon affectueuse – avait insisté pour qu'il rejoignît le parti national socialiste des travailleurs allemands, le NSDAP.

« En cas d'accession, il y aura du travail pour moi, et qui sait, peut-être un poste de choix ? », lui confia-t-il.

Le parti avait besoin de figures de proue appréciées par le public. Qui mieux que le grand Ernst Udet pouvait représenter cette figure ? Hitler ne cachait plus son intention de faire sauter la république de Weimar, à ses yeux, trop faible, trop corrompue par la juiverie allemande. Selon ses dires, les lâches avaient troqué le pays un peu trop facilement après l'armistice. C'était inacceptable. La rumeur du « coup de poignard dans le dos » s'infiltrait dans tous les foyers. Elle affirmait que les juifs et les milieux de gauche auraient comploté depuis l'arrière du front dans le but de faire cesser les hostilités, amenant la situation épouvantable dans laquelle se trouvait le pays aujourd'hui. Le peuple, prêt à croire à la moindre baliverne sauvant l'honneur de son armée, s'accrochait à cette légende fondée sur rien de concret.

« Tu me connais, dit Ernst en riant, j'aime trop ma liberté pour aller m'engager en politique. »

Melitta n'imaginait effectivement pas son héros retirer son casque de cuir pour aller se pavaner dans les couloirs lambrissés des ministères en uniforme d'apparat.

Comme bon nombre de ses congénères, la jeune aviatrice partageait la colère du peuple allemand à qui l'on demandait beaucoup d'efforts pour peu de retours. La dette était telle que personne ne voyait le bout du tunnel. Selon elle, Hitler possédait plus d'atouts que les communistes pour relever le pays, même s'il avait tendance à désigner trop facilement comme responsables les concitoyens qui critiquaient ses idées. Certes, des bruits inquiétants couraient sur ses partisans quant à l'élimination des opposants, mais elle restait séduite par son côté charismatique. Oui, elle était prête à voter pour lui.

« Je n'ai rien entendu de tel, lui confia-t-il. Il faut dire que j'ai été absent de longues semaines. Je reviens juste d'Amérique.

— Ah ! Je comprends maintenant ce long silence ».

L'aviateur semblait soucieux. Il poursuivit :

« Là-bas, j'ai essayé un avion extraordinaire, un avion capable de plonger à la verticale tout en conservant de la puissance motrice, le Curtiss Hawk. Il est équipé d'une sorte de frein aérodynamique

ultrapuissant. Imagine un bombardier capable d'une telle prouesse. Tu poses le nez sur la cible, tu largues ta bombe, et tu redresses. Il n'y aurait plus d'erreur de tir, plus de victimes collatérales, seul l'objectif militaire serait atteint. Voilà l'avenir de l'aviation militaire. Toi qui deviens un spécialiste, crois-tu qu'une telle prouesse serait possible sur nos avions ?

— Il nous faudrait un exemplaire de cet appareil pour l'étudier. Mais je te rappelle que nous n'avons pas le droit d'effectuer des recherches à caractère militaire.

— Litta, ce que je vais te dire reste entre nous. Robert Ritter von Greim, un ancien collègue et ami avec qui je tournais parfois dans les spectacles aériens, a été chargé par Goering d'étudier la faisabilité d'une nouvelle force aérienne. Tu as sûrement constaté que les recherches pouvaient être facilement transférées du domaine civil au domaine militaire. Seule la couleur de peinture diffère.

— Effectivement, tout se rejoint, mais...

— Si Hitler passe au pouvoir, prépare-toi ! Nous aurons besoin de chercheuses comme toi pour remonter une aviation digne de ce nom. »

Melitta ne s'attendait pas à de telles révélations. Patriote, la confiance que lui accordait Udet la gonfla d'orgueil. Ses yeux bleu acier la renversaient dès qu'il posait son regard sur elle. Elle l'aurait embrassé sur le



champ s'ils n'avaient été entourés de toute la crème berlinoise.

En fin de dîner, une bouteille de champagne leur fit oublier les tracas du pays. Melitta, incapable de résister au charme de l'aviateur, accepta l'invitation pour un dernier verre à son domicile.

Quelques jours plus tard, elle reçut une lettre lui spécifiant que son interdiction de vol était levée.



## Chapitre 4

À la fin de l'été 1931, Hanna obtenait ses différents degrés de vol à voile ; en septembre, elle rejoignait l'Académie de Médecine de Berlin où son père l'avait inscrite.

Très vite, elle s'ennuya ferme dans les amphithéâtres. Le ciel la démangeait. Elle se sentait comme un athlète privé de ses jambes, ou plutôt comme un oiseau privé de ses ailes. Elle étouffait dans cette ville grise à l'atmosphère empuantie par une industrialisation galopante. Le grand air lui manquait.

Sur un coup de tête, et sans en mesurer les moyens nécessaires, elle s'inscrivit à l'école de pilotage de Berlin Staaken, celle-là même où Melitta avait engrangé ses premières heures de vol quelques années plus tôt. « Encore une folle qui a envie de se prendre pour un homme, ronchonna le chef pilote en la découvrant dans son bureau. Je vous préviens, il vous faudra beaucoup de travail et beaucoup d'argent pour arriver à la cheville de Melitta Schiller. »

À peine l'aventure commençait-elle qu'on la confrontait déjà à une autre femme ! Modèle à suivre, cette pilote était devenue la référence ultime de mâles dotés d'œillères en ce qui concerne l'aviation féminine. Dès qu'une comparaison devait être faite, les garçons se référaient à cette Melitta Schiller.

Hanna ne savait pas qu'il s'agissait de la femme qui lui avait inoculé le virus ; cette pionnière qui apparaissait régulièrement dans sa mémoire à la manière d'un fantôme bienveillant.

Hanna se leva aux aurores tous les matins pour se rendre à l'aérodrome. En hiver, les températures descendaient souvent à moins 10 degrés. Il fallait être sacrément motivée pour aller affronter la neige qui encombrait les routes et collait aux semelles.

Après ses vols, elle rejoignait la faculté. Parfois, et même de plus en plus souvent, elle préférait rester sur le terrain d'aviation à engranger des connaissances. Pour elle, les moteurs à combustion étaient plus intéressants que l'anatomie du corps humain. La technologie représentait un prérequis si elle voulait un jour se prétendre pilote.

Très vite, ce qu'elle craignait advint, ses leçons de vol engloutirent la totalité de l'argent alloué par son père. Le reste du mois, elle devait trouver des solutions pour manger. Tout était bon à prendre et elle devint la reine de la débrouille. Elle réussit à troquer des médicaments chapardés à son père, ou des robes confectionnées par sa mère, contre des bols de soupes et des cours de mécanique. Son aspect physique ne la préoccupait guère. Elle ne quittait plus une vieille combinaison bleue retaillée par ses soins pour qu'elle n'eût pas l'air d'un sac.

Un jour, un mécanicien lui lança un défi : remonter entièrement un moteur de Fokker en un week-end. Il lui montra les dizaines de pièces qui reposaient à même le sol et lui confia le plan de travail.

Le lundi matin, les cheveux pleins de graisse, la peau salie, elle lui présenta le résultat non sans orgueil. Le mécanicien monta dans le Fokker et actionna le démarreur devant une assemblée curieuse. Le moteur toussota, cracha des volutes de fumée, et démarra dans un vrombissement de victoire. Elle avait réussi. Ses collègues applaudirent. Le respect se gagne par des actes, avait l'habitude de dire son père... Il serait fier d'elle.

À partir de ce jour, les ouvriers travaillant sur le terrain lui témoignèrent leur considération. Ils l'accueillirent comme une des leurs chaque fois qu'elle éprouvait le besoin d'un peu de chaleur ou d'un bol de soupe.

À leur contact, elle fut informée des bouleversements politiques qui se déroulaient dans le pays. Elle ne lisait pas les journaux, son esprit à elle étant préoccupé à cent pour cent par ses vols et par l'argent qu'elle devait économiser au centime près. Ces mécanos, pour la plupart des rescapés de la Grande Guerre, portaient beaucoup d'espoir sur le nouvel homme fort du pays. Hanna s'en fichait totalement, la politique n'étant pas son fort, elle préférait néanmoins approuver leurs discours afin d'éviter toute confrontation qui aurait pu lui être

néfaste. Leur rusticité de pensée ne permettait pas la contradiction. Hanna sentit qu'une opinion contraire de sa part aurait pu l'éjecter du groupe aussi facilement qu'on se débarrasse d'un bidon d'huile usagée.

Elle préféra jouer le rôle qui lui avait été attribué, celui de la mascotte rigolote sur le dos de laquelle on aime plaisanter. Suivre l'avis général de ses nouveaux amis ne la gêna pas plus que ça : si tout le monde faisait confiance à ce Hitler, c'est qu'il ne devait pas être si mauvais que ça. De plus, le guide, comme il s'était autoproclamé, convenait depuis ses débuts en politique aux valeurs de ses parents. Il détestait les juifs et les communistes, comme sa mère, qui n'hésitait jamais à accuser les premiers de tous les maux. Cerise sur le gâteau, le petit homme à la moustache ridicule aimait l'aviation. On le voyait souvent dans les journaux parader dans son oiseau de fer, comme si le salut ne pouvait venir que du ciel. Hanna ne pouvait qu'applaudir.

Un jour, dans ces mêmes journaux, qu'elle survolait parfois dans l'atelier de mécanique, elle découvrit avec émoi le visage de Melitta Schiller, ce nom dont tout le monde se gargarisait au club. L'aviatrice posait en compagnie d'autres pilotes célèbres dans un restaurant guindé de la capitale. Hanna en eut le souffle coupé. Elle reconnut la jeune femme de ses débuts ; la femme qui hantait ses rêves depuis sa plus tendre enfance. Certes, elle avait

abandonné sa combinaison graisseuse pour une robe de modiste, mais son sourire n'avait pas changé.

Elle en aurait pleuré. Voilà qu'elle marchait sur les traces de son modèle, qu'elle volait dans son sillage.

\*

Le 9 avril 1931, le mariage de Paul et Élisabeth donna à Melitta l'occasion de se détendre un peu. Elle avait enfin obtenu sa licence définitive et pouvait à présent voler sur tout type d'avion. L'Institut avait accepté qu'elle effectuât elle-même les essais afin de mettre en pratique ses théories. Le prêt d'appareils sophistiqués leur permit de commencer des campagnes de recherches aérodynamiques.

Ce mariage tombait bien, car après des mois de travail acharné, l'ingénieure pilote était épuisée.

« Tu as bien mérité un peu de détente, lui avait soufflé Paul, en découvrant à travers ses grosses lunettes l'état de son visage. Élisabeth ne me pardonnera jamais de te faire autant travailler. »

Melitta étrenna pour la cérémonie une jolie robe bleue de couturière et se coiffa d'une couronne de fleurs naturelles, accessoire choisi par la mariée à l'attention des demoiselles d'honneur.

Le premier à lui faire un compliment fut un officier en tenue d'apparat. Extrêmement séduisant, l'homme prénommé Claus, un cousin d'Élisabeth,

compara la fraîcheur de sa peau avec celles des fleurs de sa coiffure.

Comme Ernst disparaissait et réapparaissait au gré de ses envies, elle avait mis un terme à leur relation. Les fois où elle l'avait revu, l'obsession de l'aviateur sur les bombardiers en piqué ne le quittait pas. Melitta se demanda si son attirance pour elle n'était pas liée à sa capacité de répondre à des questions techniques. Elle décida que ce playboy ne ferait plus partie de son cercle d'intimes. Elle n'avait pas le caractère d'une Pénélope attendant son Ulysse, d'autant plus que des femmes désespérées guettant le bruit de son Hispano-Suiza devaient être légion.

Le sourire ravageur du militaire la conforta dans le fait que l'amour pouvait exister ailleurs. Malheureusement, son charme découlait plus de ses bonnes manières que de sa volonté de plaire à tout prix. Claus était fiancé. Il lui présenta sa promise, Nina, un peu plus tard. L'aviatrice ressentit tout de suite une immense sympathie envers cette jeune femme au dynamisme débordant.

Le grand frère de Claus, Berthold, l'invita à danser peu après. Plus effacé que son cadet, il ne manquait pas de charme non plus. Il guida Melitta, dont la maladresse provoqua des fous rires communicatifs dans la famille.

Alexander, le troisième de la fratrie, la délivra de l'emprise de son frère jumeau lorsque ce dernier



entreprit de parler politique. Son sauveur comprit sans même lui avoir adressé la parole que Melitta avait envie de s'amuser et non d'engager une conversation sérieuse. Il la prit sous son aile et dansa avec elle à s'en tourner la tête. Sa grande taille, ses pommettes hautes, son épaisse chevelure brune, son regard profond, lui firent entrevoir un après Ernst Udet.

Melitta fut séduite par l'élégance de ce clan aristocrate au conservatisme désuet.

Alexander Schenk von Stauffenberg, professeur d'histoire, semblait être celui qui s'éloignait le plus des valeurs patriotes que leur avaient transmises leurs illustres ancêtres. Il avait aussi un petit côté rêveur qui séduisit la jeune aviatrice. La poésie, son domaine de prédilection, l'intrigua. Cet homme ne ressemblait à aucun de ceux qu'elle avait rencontrés jusqu'à présent.

Comme dit l'adage « les opposés s'attirent », Alexander et Melitta se plurent. L'aviatrice avait besoin d'oublier les heures passées dans les calculs de forces aérodynamiques. Le professeur aimait s'évader de son monde académique. Le côté intellectuel de celui qu'elle appela très vite « mon petit canard à l'orange » la conquit. Sa vision du couple moderne la subjuga. Lorsque Alexander lui confia qu'il tenait à sa liberté avant tout et que le fait de ne pas avoir d'enfant ne lui posait pas de problème, elle se dit qu'elle avait trouvé l'homme qu'il lui fallait.

Si Melitta avait choisi depuis longtemps l'aviation à la place d'une vie de famille, elle désespérait de se retrouver seule. Alexander tomba à point nommé et ils sortirent ensemble.

Ce n'était pas le grand amour, mais elle se sentait bien avec lui. À l'inverse d'Ernst Udet, il n'était pas un homme d'action. En plus de ses dons pour la poésie, elle admirait ses connaissances, ses facéties et sa gaîté. Alexander la reposait quand elle le rejoignait après une intense semaine de travail à essayer toutes sortes de dispositifs aéronautiques. Le voir assis dans un fauteuil, un livre à la main, tel un bon gros matou qui attend sa maîtresse, la faisait littéralement fondre de bonheur.

Elle le retrouvait souvent avec ses frères dans la maison de campagne familiale proche du lac Wannsee. Là, ils s'adonnaient à la chasse, le canotage ou la natation. Ils passaient de longues soirées à refaire le monde, en fumant le cigare et en buvant des spiritueux. Il n'était pas rare d'aller se coucher, l'esprit embrumé par l'alcool, Alexander se montrant à ce moment-là un amant passionné.

Melitta participait aux conversations au même titre que les compagnes de ses beaux-frères. Jamais elle n'avait senti cette liberté de ton et cette égalité des sexes.

Alexander n'aimait pas Hitler. Professeur d'Histoire ancienne à l'université de Berlin, il lui

préférait Homer, qu'il n'hésitait pas à citer dans de longues comparaisons. Ses deux frères, à l'inverse, partageaient les idées du führer, la volonté de sortir le pays du marasme, même s'ils ne cachaient pas leurs craintes quant à ses méthodes dictatoriales.

Leur culture aristocratique les positionnait dans un monde de traditions monarchiques. Inspirés par les discours du poète Stefan George, ils tentaient de suivre ses préceptes en ce qui concernait la loyauté, l'héroïsme et le don de soi. Ils avaient grandi dans l'idée qu'ils seraient appelés un jour à faire de grandes choses au péril de leur vie, surtout Berthold, professeur de droit, qui croyait dur comme fer à un retour de la monarchie. Ce milieu intellectuel ouvert d'esprit convenait à Melitta. Elle avait enfin trouvé un groupe dans lequel elle se sentait formidablement bien.

Dans ces longues discussions, Alexander paraissait le plus fragile. Melitta constata que ses deux frères le protégeaient jusque dans leurs discours. On aurait dit qu'il était le maillon faible de la famille et qu'il devait être défendu à tout prix.

Un week-end où il avait été obligé de se rendre à une conférence, Melitta assista à une discussion virulente entre Berthold et Claus. Le premier ne manquait pas d'arguments pour critiquer les

*sturmabteilung*<sup>8</sup> d'Hitler tandis que le second, en bon militaire, défendait le führer comme le seul sauveur possible d'une Allemagne exsangue. Alexander, lui, avait le don d'apaiser la fratrie par ses analyses sensées, toujours étayées par des faits anciens.

---

<sup>8</sup> Sections d'assaut ou SA